Ami du Clergé du 5 mai 1938

Deuxième partie : PREDICATION

SOMMAIRE

Pour l'Ascension. — II. Une place préparée pour nous au ciel, 257.
Lectures pour le Mois de Marie. — *25e Jour :* Invoquons Marie pour l'heure de la mort *(suite)*, 258. — *26e Jour :* Fin, 259. — *27e Jour :* Ayons confiance dans le perpétuel secours de Marie, 260. — *28e Jour :* Invoquons Marie pour les âmes du Purgatoire, 262. — *29e Jour :* Travaillons à faire aimer Marie, 263. — *30e Jour :* Le vrai serviteur de Marie obtient la vie éternelle, 264.
L'Eucharistie et la vie. — VI. L'Eucharistie source de résignation, 265.
Les Saints Patrons. — *S. Jean-Baptiste de la Salle, Patron des instituteurs chrétiens :* Son œuvre des écoles chrétiennes, 267. — *S. Pascal Baylon, Patron des Œuvres eucharistiques :* Sa dévotion pour le T. S. Sacrement, 269. — *S. Yves de Bretagne, Patron des hommes de loi :* Le juge intègre et l'avocat des pauvres, 271.

POUR L'ASCENSION

II

UNE PLACE PRÉPARÉE POUR NOUS AU CIEL

Vado parare vobis locum.
Je vais vous préparer une place. (S. Jean, XIV, 2).

L'Ascension est le prélude de la glorification de N.-S. Jésus-Christ. Mettant fin à sa vie ressuscitée qui était mêlée ici-bas d'ombres et de clartés, du Mont des Oliviers, comme d'un piédestal d'honneur, il s'élance au ciel, à la tête des phalanges, vibrantes d'enthousiasme, des captifs des Limbes. Resplendissante de clarté, après avoir été sanglante, son Humanité s'installe à la droite du Père, sur le trône de l'universelle royauté.

Mais, parce qu'il est le nouvel Adam, le chef de notre race régénérée, il ne saurait séparer notre cause de la sienne. Nous avons partie liée avec Lui. Sauvés par l'effusion de son sang, étroitement associés à ses mystères sur notre route terrestre, comment ne participerions-nous pas à sa gloire céleste ?

C'est d'ailleurs l'un de ses soucis, l'un de ses buts en montant au ciel. Il s'en explique clairement à ses disciples la veille de sa mort : « Dans les multiples demeures de l'éternité bienheureuse, je vais vous préparer une place. »

I. — *Une place sur terre*

Une place dans le monde, qu'est-ce que c'est ? C'est un endroit dans la société humaine, où notre personnalité a chance de se développer dans toute son ampleur. C'est une condition, un genre d'activité, qui, parfaitement accommodés à nos aptitudes, procurent le plein rendement de nos facultés. C'est un sommet bien en vue, où l'accumulation des honneurs, des plaisirs, des richesses, s'emploie à la satisfaction de toutes nos aspirations.

Une place ? Se peut-il un mot plus magique pour les âmes de vingt ans, un rêve plus attirant, une obsession plus prenante ? A la fermentation d'une vie impatiente de secouer la tutelle salutaire de l'adolescence, et ardente à s'élancer dans la carrière, cette perspective d'une place à conquérir répond comme un aimant, comme une fascination.

Et à quoi s'occupent les pensées de l'homme épanoui dans la force de l'âge ? Vers quel but se tend la concentration de ses forces physiques, intellectuelles et morales ? La conquête, l'aménagement, l'amélioration de sa place.

Une place dans le monde ? Mirage décevant, insaisissable, trompeur.

Ceux qui tiennent les rôles de premier plan, — et ils sont si peu nombreux, — ceux vers qui se fixe l'attention de la foule, n'en sont pas satisfaits. Les résultats acquis paraissent si peu de chose au regard des dimensions de leur ambition !

Et que d'hommes ne sont pas au poste que méritent leurs moyens et leur expérience ! Ils le savent, ils le sentent douloureusement. Quelle souffrance que l'impression aiguë de ce déclassement injustifié !

Qu'importe d'ailleurs ? Tous, nous ne sommes que les détenteurs éphémères et provisoires de la place que nous occupons en ce monde. La mort ne tarde pas à nous en déloger. Que nous reste-t-il ? Au cimetière, la place d'une dépouille humaine allongée, et bientôt réduite au petit tas d'ossements que la morsure des vers n'a pas entamés. Dans le cœur et la mémoire des hommes, la place d'un souvenir, très vif d'abord, puis de plus en plus atténué, et enfin complètement envolé !

II. — *Une place au ciel*

1. La personne humaine ne saurait donc trouver sur terre sa place véritable et définitive. Nous n'avons pas maintenant de demeure permanente. D'ailleurs, l'ajustement des réalités terrestres avec nos désirs est impossible. Tous nous sommes des élus et des candidats à une place au ciel.

Qu'elle était belle à l'origine la demeure préparée par les munificences de la Création ! C'était un palais orné de toutes les beautés, agrémenté de toutes les facilités de vie. Les êtres innombrables, disposés suivant l'ordre d'une admirable et progressive perfection, se mettaient au service de l'homme spontanément et avec une docilité que rien ne devait démentir.

Restaurant l'œuvre divine sur des bases élargies et avec des perspectives infinies, la Rédemption n'est qu'une magnifique préparation de la place que les élus doivent occuper au sein de la vie divine.

Il fallait donc que le Christ quittât la terre. Non seulement Jésus, Verbe Incarné, le devait à son Humanité, qui, après avoir servi d'instrument à ses desseins rédempteurs, devait participer à son triomphe, mais il le devait à nous-mêmes, pour que, instables et fragiles, nous soyions soudés étroitement à l'éternité.

Merveille incomparable ! La présence du Christ au ciel est la réintégration définitive de la nature humaine dans ses destinées. Entre la vie sur son court chemin terrestre, et sa fixation dans l'au-delà, plus de solution de continuité.

De Jésus médiateur, aussi étroitement uni à nous, les membres de son corps mystique, qu'il l'est à Dieu par sa qualité de Verbe, s'écoule la grâce, qui, sous mille formes et par mille canaux, divinise nos âmes,

et fait de nos actes, les moindres, les plus ordinaires, les plus vils, des semences de gloire. S. Paul l'exprime en termes forts et significatifs : « Alors même que notre homme extérieur dépérit, notre homme intérieur se renouvelle de jour en jour. Car notre légère affliction du moment produit en nous, au delà de toute mesure, un poids éternel de gloire. » (II Cor., IV, 16-17).

2. Ce n'est pas à l'humanité en général, qu'au ciel une place est préparée ; c'est *pour chaque membre* des générations qui dans le temps et l'espace se succèdent sous le signe de la Rédemption.

Dieu dit à Job : « Où étais-tu, quand les astres chantaient en chœur? Où étais-tu, quand je donnais pour langes à la mer les épais brouillards? » A cette question, qui vise chacune de nos âmes, nous pouvons répondre en toute vérité la parole du livre des Proverbes (VIII, 27) : « J'étais dans votre pensée, dans votre cœur ; à une minute déterminée dans la suite des temps, un décret de votre volonté m'a convoqué à la vie, moi de préférence à tant d'autres êtres qui ne verront jamais le jour. Après m'avoir créé, vous m'avez sauvé, moi en particulier. »

A Pascal, plongé dans une ardente contemplation du mystère de l'agonie à Gethsémani, Jésus dit : « Il y a telle goutte de sang que j'ai répandue pour toi. » C'est qu'à l'abjection douloureuse de la Passion a été toujours liée la vision divine, qui voyait tout dans un présent lumineux, et qui attachait à chaque créature humaine le mérite des souffrances rédemptrices.

Notre vie s'ordonne suivant un plan merveilleux, où chaque seconde, chargée de secours divins, nous achemine directement au terme du bonheur.

* *

La préparation de notre place au ciel est l'œuvre par excellence de Jésus montant au ciel. La condition pour que nous l'occupions sûrement, c'est une fidélité intégrale, un parfait assouplissement de la volonté aux sollicitations des mille grâces qui jalonnent notre route : collaboration qui engendre le mérite, c'est-à-dire le droit strict à occuper cette place.

Alors se réalisera la promesse du Maître : « Lorsque je m'en serai allé, je reviendrai, je vous prendrai avec moi, afin que là où je suis, vous soyez aussi. » (Jean, XIV, 3) [1].

LECTURES POUR LE MOIS DE MARIE

25e Jour

INVOQUONS MARIE POUR L'HEURE DE LA MORT *(suite)*

Nous désirons tous faire une douce et sainte mort. Mais comment obtenir cette grâce ?

Il faut que la Sainte Vierge soit là. Ce n'est pas sans raison que Jésus-Christ a voulu que sa Mère fût sur le Calvaire pour assister à sa mort ; c'était pour nous donner l'exemple. Nous devons imiter Jésus-Christ en tout. Il faut donc que Marie soit là. Le bon larron est mort saintement, mais Marie était là.

Lisez les morts admirables des saints. Marie est là : souvent visiblement, mais plus souvent invisiblement.

Le lit de mort est un de ses lieux privilégiés.

Or, pour qu'elle soit là, n'attendez pas à cet instant pour l'appeler. C'est un moment où l'on ne pense qu'à ses maux : il serait trop tard. Donnez-lui rendez-vous d'avance.

Combien il importe que longtemps avant ce terrible moment nous ayons mérité par nos prières que cette Vierge bénie ne nous oublie pas ! Nous ne devons pas l'ignorer : si la miséricorde de Dieu nous a ménagé en Marie un puissant moyen de salut, sa justice exige que ce puissant secours ne nous soit accordé que si nous l'avons volontairement et librement sollicité. C'est donc sous l'inspiration de la plus sage prévoyance que l'Eglise nous fait répéter, chaque jour, plusieurs fois : « *Priez pour nous maintenant et à l'heure de notre mort.* »

I

Marie est le secours des chrétiens à l'heure de la mort parce qu'elle est la Mère du Rédempteur.

Son âme ne fait qu'un avec celle de son Jésus dans le plus ardent amour. Ses pensées sont les siennes, et, comme elle sait que le désir de son cœur est de voir le plus grand nombre d'âmes possible bénéficier de la Rédemption et obtenir la béatitude éternelle, elle travaille de tout son pouvoir à réaliser ce désir de son divin Fils. Constituée Trésorière des grâces de Dieu, chargée de faire l'application aux âmes des mérites du Sauveur, elle se sert de son pouvoir surtout pour l'heure qui doit décider de leur sort éternel.

II

Marie est le secours des chrétiens à l'heure de la mort par l'empire qu'elle a sur le démon.

Au paradis terrestre elle a été constituée son ennemie, lorsque Dieu annonça au tentateur qu'un jour viendrait où elle lui écraserait la tête. Le démon redoute sa puissance surtout auprès du lit de mort de ceux qu'il espère tenir définitivement sous sa domination. Que de fois les prêtres, dans leur ministère auprès des mourants, n'ont-ils pas constaté l'action merveilleuse de Celle qui, contre les légions de Satan, est terrible comme une armée rangée en bataille ! Combien de moribonds auprès desquels toutes instances ont échoué, toutes exhortations ont été vaines, toutes les tentatives de la grâce impuissantes, et qui se convertissent tout à coup parce que Marie a été désespérément appelée, parce qu'une petite médaille a été suspendue à leur chevet, parce qu'un scapulaire, à leur insu quelquefois, a été pieusement déposé sur leur lit de mort !

L'enfer était déchaîné, Satan triomphait, toutes griffes dehors ; la justice de Dieu faisait le signe qui dit aux bourreaux : « Allez ! » Tout à coup un rayon surnaturel a glissé sur l'épouvantable scène ; Marie est intervenue ; Dieu l'a vue et a pardonné ; le mourant a senti sa présence, et son cœur s'est brisé de repentir ; le démon l'a entrevue et il s'est enfui en rugissant de rage impuissante.

III

C'est en s'appuyant sur ces considérations que les saints Docteurs la saluent comme Patronne de la bonne mort.

C'est S. Bernard qui affirme « qu'on n'a jamais vu, qu'on ne verra jamais un vrai serviteur de Marie faire une mauvaise fin » ; et c'est le séraphique S. Bonaventure qui déclare « que ceux qui l'invoquent n'ont rien à craindre des ennemis de leur âme. »

C'est la Sainte Vierge elle-même qui, nombre de fois, a voulu, pour notre consolation, affirmer cette

[1] *Semaine Religieuse* de Lyon, 10 mai 1929.

vérité à ses bons serviteurs. « Jamais, disait-elle à S. Jean Damascène, jamais je n'abandonne à cette heure suprême ceux qui m'ont honorée. » A sainte Mechtilde elle assure « qu'elle ne manquait jamais de se trouver au lit de mort de ceux qui l'avaient fidèlement servie pendant leur vie. » Et à sainte Gertrude elle fit cette belle déclaration : « Je m'engage à donner pendant leur vie, à mes fidèles serviteurs, les grâces nécessaires ; mais à leur mort, je viens près d'eux en personne et mon regard fait fuir les puissances infernales ! »

* *

On lit dans la vie d'une sœur converse de la Visitation Sainte-Marie de Metz :

Notre Sœur Marie-Catherine avait un attrait particulier pour assister les mourants à leur passage suprême ; il lui était donné de voir leurs luttes, leurs anxiétés, et elle connut que, si ces heures suprêmes de l'agonie sont celles où le démon redouble d'acharnement, il n'en est point où Dieu environne l'âme de plus d'amour ; il lui ménage des secours inespérés en proportion de ses besoins ; il lui ouvre les abîmes de son Cœur et l'invite a s'y plonger. C'est ordinairement par la douce médiation de Marie que s'opèrent ces merveilles de grâce ; aussi rien de plus tendre que l'office de la Sainte Vierge au chevet des mourants. Tout ce que durant notre vie nous avons pu espérer de sa maternelle assistance, n'est rien en comparaison de la réalité !...

Auprès du lit d'une Sœur agonisante, Sœur Marie-Catherine vit une légion de démons ; ils feignaient de l'attendre comme une proie assurée. Cette âme, incertaine si elle serait du nombre des élus ou de celui des réprouvés, était livrée à d'effroyables angoisses, lorsque la Sainte Vierge y mit fin, en lui apparaissant les bras ouverts pour la recevoir et la présenter à son Juge.

Sœur Marie-Catherine avait assisté une autre Sœur au moment où celle-ci rendait le dernier soupir, et elle ne se lassait pas de répéter combien douce et paisible avait été cette mort. La Sainte Vierge, inclinée auprès du lit de la mourante, la soutenait entre ses bras contre les attaques du démon, dont l'ombre hideuse parut seule visible.

Soyons donc très dévots à la Reine du ciel, pour avoir part, à notre heure dernière, à sa maternelle protection.

26e Jour

INVOQUONS MARIE POUR L'HEURE DE LA MORT (*fin*)

Si précieuses que soient toutes les heures de notre existence, il en est une plus décisive encore, une dont les conséquences sont irrévocables : c'est l'heure de la mort.

Heure d'autant plus à considérer qu'elle ne nous laisse pour le suprême combat qu'une volonté affaiblie, qu'une intelligence péniblement partagée par la pensée terrible du jugement, par l'appréhension instinctive de notre dissolution et par la douleur amère de quitter tout ce qui nous est cher.

Mais pour saisir en son entier le mystère de cette heure, il faut regarder plus haut et nous souvenir que cette heure est aussi celle de Dieu. C'est le dernier effort qu'il tente pour nous attacher à jamais à lui.

La T. S. Vierge dont la présence s'est fait sentir à toutes les heures de notre vie, ne peut manquer de nous secourir à cette heure solennelle, et nous avons le droit de lui dire : « Priez pour nous à l'heure de notre mort ! »

I

Marie a mérité par sa propre mort de nous secourir à cette heure décisive.

Exempte de toute faute originelle, Marie, pas plus que nos premiers parents avant leur chute, n'aurait dû être sujette au décret de mort porté par Dieu au Paradis terrestre. Mais Marie, puisque le Rédempteur devait mourir, afin de devenir semblable à son Fils, ne fut pas dotée de ce privilège d'immortalité, et elle accepta cette dure privation. Il est vrai, les angoisses d'une agonie lente et pénible lui furent épargnées. Elle n'en sentit pas moins cette répugnance de la nature à la séparation du corps et de l'âme, à la dissolution momentanée de sa personnalité.

En récompense de ce sacrifice, Marie obtint de sanctifier notre mort.

Sans doute, toute grâce de sanctification nous vient originairement de Jésus-Christ. Mais tout ce que Jésus-Christ nous a mérité par droit, Marie nous l'a mérité par convenance ; tout ce que Jésus-Christ a souffert pour nous, Marie l'a souffert également. Dès lors, nous pouvons dire que Marie, comme Jésus, accepta la mort en acquit de nos obligations et pour suppléer à ce que nous ne pourrions pas faire nous-mêmes à ce moment douloureux. Elle connut dans son cœur cette peine profonde que toute âme ressent naturellement à l'idée d'une séparation inévitable ; elle la sanctifia dans un esprit de soumission et de pénitence, de sacrifice et d'hommage à la souveraineté du Très-Haut.

En vertu de cette science infuse qui lui faisait voir le sort futur de ses enfants, même si l'agonie de chacun d'eux ne fut pas distinctement présente à son esprit, avec toutes ses circonstances de tristesse et d'abattement, Marie connut le genre d'infirmité dont ils devaient mourir, les luttes qu'ils auraient à supporter, la faiblesse où la maladie les réduirait, les angoisses qu'ils traverseraient ; et avec un élan d'amour vraiment maternel, elle offrit par avance sa propre mort, en union avec celle de son Fils sur le Calvaire, pour le salut des moribonds.

Ne nous étonnons donc pas que Marie ait reçu le pouvoir de nous assister à l'heure de notre mort. Oui, à cette heure suprême, elle écarte de nous les embûches du démon, elle nous obtient la grâce d'un sincère repentir de nos fautes et d'un entier abandon à la divine miséricorde.

II

Marie étant notre Mère nous doit une assistance particulière à l'heure de la mort.

L'Eglise, dans les prières qu'elle place sur les lèvres du prêtre au moment de la recommandation de l'âme, invoque toute la Cour céleste : « Que S. Michel, l'archange de Dieu qui commande la tribu angélique, prenne cette âme. Que tous les saints anges de Dieu viennent à sa rencontre et la conduisent dans la cité sainte. Que le bienheureux apôtre Pierre, à qui Dieu a confié les clefs du ciel, la prenne sous sa protection. Que le saint apôtre Paul, qui a mérité de devenir un vase d'élection, l'aide de son secours. Que S. Jean, l'apôtre choisi de Dieu, à qui furent révélés les secrets divins, intercède pour elle. Que tous les saints apôtres, à qui fut confié par le Seigneur le pouvoir de lier et de délier, prient pour elle. Que tous les saints, que tous les élus de Dieu,

qui ici-bas ont souffert pour le Christ, apportent leur intercession. »

L'Eglise, en cette prière si belle, n'appelle pas la Sainte Vierge, et cependant son nom est mêlé à toutes les autres prières liturgiques.

Ah ! c'est que Marie n'a pas besoin d'être appelée ; une mère est toujours là où souffrent ses enfants, leur apportant ses consolations, les entourant de sa protection, les gardant contre tout danger.

Une mère peut-elle oublier son enfant au moment le plus critique, dans une circonstance qui doit décider pour toujours de son bonheur ou de son malheur ?

De quoi dépend, en définitive, cette véritable vie que Marie notre Mère est appelée à nous assurer, sinon de la bonne mort ? Les volontés humaines sont si changeantes, si mobiles ! Elles sont aujourd'hui tournées vers Dieu, et le lendemain elles s'éloignent de lui. Notre versatilité dure autant que notre vie. La mort seule y met un terme, nous immobilisant dans le bien ou dans le mal. Fait d'effroyable conséquence pour les âmes que la mort surprend attachées au péché, mais d'une bienheureuse efficacité pour celles que la mort trouve unies à Dieu ! Celles-ci, dussent-elles passer par le purgatoire, ne peuvent plus perdre le bonheur éternel.

Décisive entre toutes, la grâce de la bonne mort et de la persévérance finale doit nous venir par Celle que Jésus a constituée la Mère de notre vie éternelle. Les autres saints peuvent demander pour nous cette grâce, et parmi eux S. Joseph, ayant eu lui-même la grâce d'une mort ineffablement favorisée, est justement invoqué comme le Patron de la bonne mort. Mais combien plus excellents sont à cet égard les titres de Marie ! Elle n'est pas seulement qualifiée pour obtenir une bonne mort : elle en est expressément chargée. La grâce de la persévérance finale a été remise entre ses mains comme toutes les autres.

* *

Pour les fidèles serviteurs de Marie, mourir c'est s'endormir sous les yeux et dans les bras de leur mère. Un enfant a-t-il peur avec sa mère ? Peut-il craindre en marchant auprès d'elle, en tenant les mains de sa mère ? Eh bien ! n'en doutez pas, Marie descend des cieux pour visiter et consoler ses enfants à la mort, pour les protéger en ce moment décisif de leur éternelle destinée. Elle vient les fortifier, les défendre à cette heure de la lutte suprême.

Combien de témoignages admirables de cette vérité consolante pourrions-nous citer ici ! Quelles paroles touchantes ont été recueillies aux lèvres mêmes des mourants, nous prouvant ce que nous devons espérer de la tendresse maternelle de Marie ! « Ah ! je n'aurais jamais cru qu'il fût si doux de mourir ! » — « Ne pleurez pas, ô ma mère, il est si doux de mourir quand on a toujours aimé Marie ! » — « Oh ! qu'elle est belle, Marie ! Ne la voyez-vous pas ? Elle m'appelle. » On voit ces mourants sourire au nom de Marie, tendre les bras à leur Mère, et s'endormir doucement dans la paix du Seigneur. D'autres répètent son nom mille fois, et baisent son image avec transport !

Qui pourrait s'étonner de cela ? Les serviteurs de Marie lui ont dit souvent : « Priez pour nous à l'heure de notre mort. » Il est impossible qu'elle ne s'en souvienne pas, impossible qu'elle abandonne en ce jour ceux qui l'ont tant aimée.

Oui, ô Marie, telle est ma confiance, et si terribles que puissent être pour mon âme les luttes dernières, une espérance sans bornes me reste : c'est l'assurance que vous serez là, et que, sur mes lèvres expirantes, vous entendrez cette suprême invocation : « Priez pour nous à l'heure de notre mort. »

A cette heure, ô Marie que j'aurai tant de fois invoquée, soyez près de ma couche ! Soyez-y comme y serait ma mère si je l'avais encore. Peut-être ma langue paralysée ne pourra plus prononcer votre nom, mais mon cœur le redira toujours. Je vous appelle maintenant pour ce moment redoutable. Serais-je seul, expirant loin de tout secours, sans une main aimée pour me fermer les yeux, je mourrai souriant parce que vous serez là. Je l'espère, je le crois, j'en suis sûr !

27e Jour

AYONS CONFIANCE DANS LE PERPÉTUEL SECOURS DE MARIE

Dans beaucoup de nos églises de France on peut voir, exposée à la vénération des fidèles, la reproduction d'une image de la T. S. Vierge, que son antiquité et les merveilles qu'elle a accomplies ont rendue célèbre. Les fils de S. Alphonse, les religieux du T. S. Rédempteur, ont propagé son culte partout où ils ont donné les exercices spirituels des missions.

C'est Notre-Dame du Perpétuel Secours. Contentons-nous aujourd'hui de retenir cette belle invocation qui résume la plupart des enseignements de ce mois : « Notre-Dame du Perpétuel Secours, priez pour nous ! »

I

Ayons confiance dans le perpétuel secours de Marie.

Comment n'aurions-nous pas confiance dans ce perpétuel secours? Ne sommes-nous pas assurés maintenant que notre Mère du ciel a un crédit illimité sur le Cœur de Dieu, à cause des dons magnifiques que Dieu lui a faits, et des vertus admirables qu'elle a pratiquées ?

Marie est Mère de Dieu, et en cette qualité elle parle en souveraine au ciel et sur la terre ; elle porte le sceptre d'une véritable royauté ; elle dispose des biens de la grâce acquis par les mérites de son divin Fils.

Marie est notre Mère, et comme elle a pour nous un amour tendre, éclairé, délicat, elle est toujours disposée à nous écouter, en conformité toutefois avec les desseins de Dieu sur nous.

Marie est co-rédemptrice, contribuant puissamment par là à nous mériter la grâce par ses larmes mêlées au sang de Jésus.

Marie est notre avocate, plaidant excellemment notre cause auprès du trône de Dieu, rappelant à Jésus les soins dont elle l'a entouré, montrant au Père les blessures de son Fils, offrant au Saint-Esprit ses gémissements et ses larmes.

Encore une fois, comment n'aurions-nous pas confiance que toute prière qui part de notre cœur trouve un écho dans son cœur, et que le plus grand pécheur de la terre, fût-il sur le point de tomber en enfer, peut faire changer la sentence de mort qui le menace en sentence de bénédiction et de salut, pourvu qu'il appelle Marie à son aide, avec le désir de profiter de la grâce qu'elle lui obtiendra sûrement pour revenir sincèrement à Dieu ?

Bossuet a dit, avec une sobre éloquence, ce rôle d'intermédiaire que fait remplir à Marie sa double qualité de Mère des hommes et de Mère de Dieu : « Pour pouvoir nous être secourable, il fallait deux conditions : que sa grandeur l'approche de Dieu,

que sa bonté l'approche de nous. La grandeur est la main qui puise ; la bonté, la main qui répand ; et il faut ces deux qualités pour faire une parfaite communication. Marie étant la Mère de notre Sauveur, sa qualité l'élève bien haut auprès du Père éternel ; et la même Marie étant notre mère, son affection la rabaisse jusqu'à compatir à notre faiblesse, jusqu'à l'intéresser à notre bonheur. »

II

Recourons au perpétuel secours de Marie.

1. *Recourons-y dans nos tentations.* — Pour vivre en chrétiens, nous avons des difficultés à vaincre : notre pauvre cœur se lasse vite de la vertu, nous trouvons sur notre route bien des tentations, des exemples mauvais, des occasions d'offenser Dieu.

Lorsque la tentation se présente à nous, faisons jaillir le nom de Marie de notre cœur et de nos lèvres, poussons vers elle un cri de détresse, jetons-nous entre ses bras.

2. *Recourons-y dans nos chutes.* — Marie est le refuge des pécheurs ; allons donc à ses pieds demander asile et protection. Nous savons bien qu'elle est la Vierge immaculée, et que nous ne pouvons lui présenter, de notre côté, que les hommages d'un cœur souillé par le péché. Mais, tout pécheurs que nous sommes, nous n'avons pas cessé de compter au nombre de ses enfants ; et maintenant que nous sollicitons notre pardon, la honte sur le visage et le regret dans le cœur, nous ne pouvons être repoussés : quelle est la mère qui n'a pas pitié du repentir de son enfant ? Encouragés par ces réflexions, nous revenons à l'espérance de notre réhabilitation.

3. *Recourons-y dans nos souffrances.* — Marie a souffert comme nous, plus que nous. Sur le mur circulaire de l'antique église San-Stefano du Mont Cœlius à Rome, on a peint, dans tous leurs émouvants détails, les supplices infligés aux martyrs durant les persécutions. Puis, à la fin de cette sanglante série de tableaux, la Reine des vierges est représentée le cœur percé de sept glaives, pour montrer que ses douleurs ont résumé et condensé toutes les tortures des martyrs. Venons donc en pleine confiance lui exposer nos peines, quelles qu'elles soient ; elle les a connues toutes ; elle saura y compatir et pourra les consoler.

Marie est comme un hospice public, ouvert à tous les genres de misères et de souffrances, dans lequel, si l'on n'est pas toujours guéri, on trouve du moins quelque adoucissement à ses maux.

« Je suis, disait Marie à sainte Brigitte, la Mère de tous les pécheurs qui veulent se convertir ; et comme une mère charitable protège son fils menacé, ainsi suis-je résolue à prendre sous ma défense tout pécheur qui ne veut plus offenser Dieu. Lorsqu'une mère voit son fils désarmé, assailli par des ennemis qui dirigent contre sa poitrine leurs glaives aigus, ne brave-t-elle pas tous les dangers pour préserver son fils, l'arracher aux mains de ses ennemis, et le serrer amoureusement dans ses bras ? C'est ainsi que je fais pour tous les pécheurs qui demandent miséricorde à mon Fils avec une sincère contrition et un véritable amour. »

4. *Recourons-y en toute circonstance.* — Allons à Marie avec cette prière de S. François de Sales : « O Vierge Marie, ne dites pas que vous ne pouvez pas me secourir, puisque vous êtes toute-puissante ! Ne dites pas que vous ne voulez pas, puisque vous êtes toute bonne ! »

Et pour nous exciter à ce recours perpétuel, lisons avec foi ces paroles de la Sagesse que l'Eglise met sur les lèvres de Marie dans les offices célébrés en son honneur :

« Bienheureux celui qui prête l'oreille à ma voix, et qui chaque jour sollicite mon appui. Celui qui m'aura trouvée trouvera la vie, et il puisera abondamment les eaux du salut qui viennent du Seigneur. Je suis la Mère de la belle dilection, de la crainte filiale, des célestes lumières et de la sainte espérance. En moi réside tout espoir de vie et de vertu. J'aime ceux qui me chérissent, et ceux qui recourent à moi avec empressement sont sûrs de me trouver. Avec moi on possède les richesses, la gloire, les ressources inespérées, la justice. Je comble de tous ces trésors mes vrais serviteurs, et je donne satisfaction à tous leurs désirs. »

Nous avons trouvé une page délicieuse qui exprime ces idées avec une admirable précision. L'auteur met sur les lèvres de Marie les conseils suivants qu'elle adresse à l'un de ses dévots serviteurs :

« Mon enfant, dans toutes les situations fâcheuses où vous pouvez vous trouver, appelez-moi à votre secours, et j'intercéderai pour vous. Quoi que ce soit que vous souhaitiez, si ce que vous souhaitez n'est point contraire à la gloire de Dieu et à votre salut, je serai toujours disposée à vous écouter. Ne me demandez jamais rien qu'en désirant toutefois que la volonté de Dieu s'accomplisse.

« Des grâces de conversion et de salut, des grâces pour progresser en vertu, en mérites, voilà ce qu'il faut avant toute chose me demander. J'écoute toujours favorablement de semblables prières.

« Je ne demande des biens temporels pour ceux qui m'invoquent qu'autant que j'y vois pour eux un solide avantage.

« Bien des malades me demandent de leur obtenir leur guérison, pour qui néanmoins je ne demande à Dieu que les grâces qui sont nécessaires dans le temps de la maladie. Je ne suis pas de ces mères que leur tendresse aveugle et empêche de procurer le vrai bien à leurs enfants.

« Ma tendresse pour vous, mon enfant, ne saurait me séduire. Je n'intercède pour vous auprès de Jésus que pour en obtenir ce qui vous est le plus utile pour ce monde et pour l'autre.

« Dans cette persuasion, recourez avec confiance à ma protection. Recourez-y dans toutes vos peines, de quelque nature qu'elles soient. Et comme ces peines sont fréquentes, que mon nom soit, après celui de Jésus, sans cesse sur vos lèvres ; qu'il soit, après celui de Jésus, profondément gravé dans votre cœur. »

* *

Les Annales de l'Ordre Séraphique nous disent que Frère Léon, l'ami et le confesseur du Séraphin d'Assise, vit en songe deux échelles qui, partant de la terre, se perdaient dans les nues. La première était d'or, elle resplendissait comme un soleil, et au sommet se tenait Jésus-Christ dans tout l'éclat de sa majesté. La seconde était blanche comme neige, et à son extrémité apparaissait la Mère du Sauveur, tenant dans ses mains le sceptre de la miséricorde.

Et voilà que des milliers d'hommes, allant à l'échelle d'or, essayaient de la gravir. Mais du front de Jésus-Christ jaillissaient des éclairs, et ils retombaient à terre sans courage et sans espoir.

Et alors on entendit une voix suave, et cette voix disait : « Courez à l'échelle blanche ! » et la foule désespérée se hâta d'y courir ; et la Vierge compa-

tissante, s'inclinant vers la terre, tendit la main à ses enfants et les attira jusqu'au ciel.

Nous aussi, courons à l'échelle blanche ; courons-y à l'heure de la lutte et de la tentation, à l'heure des ennuis et de la tristesse, à l'heure plus désolante encore de la défaillance et de la chute ; courons-y à toute heure et pour toutes nos nécessités; et Marie se penchera vers nous, et, soutenus par sa main puissante, nous arriverons certainement un jour au Paradis, et nous bénirons éternellement la Mère de la divine grâce, Notre-Dame du Perpétuel Secours.

28e Jour

INVOQUONS MARIE POUR LES AMES DU PURGATOIRE

Destinées à jouir du même bonheur que Marie dans le ciel, les âmes du Purgatoire ont pour elle un tendre et ardent amour. Au milieu de leurs douleurs, elles espèrent de sa bonté la fin de leur exil et leur entrée dans la patrie céleste. Il n'y a pas un endroit dans la création où se fassent entendre de plus ferventes supplications, où se manifeste d'une façon plus touchante l'expression d'une reconnaissance sincère : reconnaissance pour les grâces du passé, reconnaissance pour les consolations du présent, reconnaissance anticipée pour le soulagement espéré. On a dit justement que Marie « est encore plus aimée, plus invoquée, plus vénérée en Purgatoire que sur la terre. »

I

Marie peut soulager les âmes du Purgatoire.

La foi nous dit que les âmes détenues dans les prisons du Purgatoire peuvent recevoir un adoucissement à leurs peines par les prières, les satisfactions et les bonnes œuvres des fidèles qui sont sur la terre, et principalement par l'offrande faite, en leur faveur, du sacrifice de l'autel.

Il est certain, en outre, que les prières et les suffrages des Bienheureux sont tout-puissants sur le Cœur de Dieu pour leur soulagement. Les premiers chrétiens manifestaient leur croyance à cet égard en se faisant enterrer auprès des tombes des saints martyrs.

Que prétendaient nos ancêtres dans la foi, quand ils mettaient ainsi leur dépouille mortelle en contact aussi immédiat que possible avec les saintes reliques ? Se concilier le patronage des amis de Dieu, mériter d'être assistés par eux après leur mort, et par conséquent obtenir, grâce à leur charitable intercession, une entrée plus certaine et plus prompte dans le royaume des cieux.

Les saints sont dans l'impossibilité, n'étant plus dans l'état d'épreuve, d'acquérir des mérites satisfactoires ; mais leur crédit auprès de Dieu est très grand, et pour rendre efficaces leurs prières, ils peuvent faire appel aux mérites de Jésus-Christ et offrir ceux qu'ils ont acquis pendant leur existence terrestre.

Si les fidèles de la terre et les saints ont la possibilité de venir en aide à leurs frères du Purgatoire, à plus forte raison Marie peut-elle adoucir les tourments de ces âmes qui lui sont très chères. Que de raisons à cette charitable intervention ! Marie est plus unie que tous les saints à ces âmes par les liens de la charité ; son amour pour elles l'emporte incomparablement sur tout autre amour ; personne, en dehors de Dieu, ne connaît aussi clairement leurs aspirations, leurs angoisses et leurs appels ; elle reste leur espérance au séjour de l'expiation, comme elle le fut pendant les jours de leur pèlerinage ; enfin, dans cette communion des saints qui réunit entre elles les trois grandes parties du royaume de Dieu, l'Eglise militante, l'Eglise triomphante et l'Eglise souffrante, Marie est, après Jésus-Christ, comme le centre de la famille, la mère de tous les enfants de Dieu.

Les saints sont unanimes à proclamer cette miséricordieuse intercession de Marie.

D'après S. Ildefonse, archevêque de Tolède, chaque année, au jour où l'Eglise célèbre l'Assomption de Marie, la Vierge fait participer les âmes du Purgatoire aux joies de la terre et du ciel.

Sainte Françoise Romaine, célèbre par ses merveilleuses visions, fut admise à contempler la gloire de la Reine du ciel au jour de sa triomphante Assomption ; « elle comprit que toutes les âmes alors détenues en purgatoire entrèrent au ciel à la suite de la Mère de Dieu, comme les âmes des justes, enfermées dans les limbes, avaient accompagné le Christ montant au ciel le jour de son Ascension. »

II

Comment Marie soulage-t-elle les âmes du Purgatoire ?

Elle obtient, par ses maternelles industries, que ses enfants de la terre prient pour ces pauvres âmes, offrent pour leur soulagement leurs bonnes œuvres, leurs aumônes, leurs pénitences, et fassent célébrer à leur intention le saint sacrifice de la messe. Combien de fois des personnes chrétiennes, inspirées par Marie, se sont senties tout à coup émues de l'état des âmes souffrantes et poussées à les secourir ! C'était Marie qui les invitait à lui venir en aide pour soulager ces infortunées.

Un jour, Jean Ximénès, un des plus saints frères coadjuteurs de la Compagnie de Jésus, répandait son cœur devant une image de la Vierge Immaculée. Or, tandis qu'il priait, il lui vint une sorte de scrupule sur son peu de zèle et de compassion pour les âmes souffrantes. « Ximénès, lui dit alors une voix mystérieuse, mais bien distincte, souviens-toi des défunts ! — Oui, répondit le pieux serviteur de Marie, je le ferai. » Et de ce jour à celui de sa mort, c'est-à-dire pendant les huit années qu'il survécut, il offrit toutes ses bonnes œuvres de mortification et de dévotion pour les âmes du Purgatoire.

Combien d'autres traits pourrait-on joindre à celui-ci, s'il était permis de percer les voiles qui nous cachent l'action divine sur les cœurs !

Marie vient en aide aux âmes du Purgatoire en fléchissant la divine justice, non par des œuvres satisfactoires, puisque le bonheur céleste rend impossible pour elle toute souffrance, toute expiation, mais en offrant les mérites expiatoires de sa vie sur la terre.

Marie peut soulager les âmes du Purgatoire en leur envoyant les anges qui viennent les fortifier, les consoler, leur annoncer leur délivrance prochaine, leur redire qu'elle les aime et désire les voir bientôt auprès d'elle dans le ciel.

Nous voyons, dans les révélations des Saints, que le samedi, qui est le jour spécialement consacré à la T. S. Vierge, est fête pour le Purgatoire. Ce jour-là, la douce Mère des miséricordes console ses bons serviteurs.

En vertu du privilège de la Bulle sabbatine, tous

ceux qui ont porté le scapulaire et rempli certaines conditions sont délivrés des flammes expiatrices le samedi qui suit leur mort. L'autorité du Bréviaire Romain semble confirmer cette consolante promesse. On lit en effet, dans les leçons de la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, que la Bienheureuse Vierge console au Purgatoire, avec une tendresse toute maternelle, ceux de ses fils qui, après s'être enrôlés dans la confrérie du scapulaire, en ont fidèlement gardé les pratiques, et que, de plus, selon une pieuse croyance, sa protection les fait passer bientôt à la patrie céleste.

En un mot, pour toutes les âmes du Purgatoire, Marie est une Mère et une Consolatrice ; mais elle se montre plus secourable pour celles qui l'ont honorée d'un culte spécial.

* *

Il y a, dans les prières de l'Eglise, une prose très touchante, courte, pleine d'onction, éminemment capable, si elle est dite avec ferveur, d'incliner à la clémence pour les âmes du Purgatoire la Mère de toute bonté : c'est le *Languentibus*. Adressons-la à Marie en terminant :

« A ceux qui languissent dans le Purgatoire, à ceux qui sont purifiés par des feux terribles, à ceux qui sont torturés par des supplices effroyables, faites sentir les doux effets de votre compassion, ô Marie !

« Vous êtes la fontaine salutaire qui purifiez nos fautes ; vous accueillez tous les pécheurs pour les laver de leurs iniquités, et vous ne repoussez personne ; tendez donc une main secourable aux défunts qui gémissent dans des tourments continuels, ô Marie !

« Tendre Mère, vers vous soupirent les trépassés ; ils souhaitent ardemment d'être délivrés de leurs souffrances, de paraître en votre présence et de goûter les délices éternelles, ô Marie !

« Clef de David qui ouvrez le ciel, ah ! vous êtes bienheureuse ; secourez donc les malheureux défunts. Ils sont la proie de terribles douleurs, ouvrez-leur la porte de leur prison,. ô Marie !

« Miroir de justice, modèle des chrétiens, salut certain de ceux qui espèrent en vous, priez constamment et avec ferveur votre divin Fils pour les trépassés, ô Marie !

« O vous, bénie entre toutes les femmes ! nous vous en conjurons, par vos mérites, donnez aux morts la vraie vie, obtenez-leur la remise de leurs dettes, soyez la voie qui les conduise au repos, ô Marie ! »

29e Jour

TRAVAILLONS A FAIRE AIMER MARIE

Si nous aimons vraiment Marie, nous prendrons sa cause en main ; nous serons heureux de ce qui peut procurer sa gloire, nous aurons à cœur de venger son honneur et de la faire aimer. En un mot, nous serons ses apôtres.

Un jour, le Bienh. Chanel étant enfant se fit une blessure à la main. Soudain, par un de ces mouvements spontanés qui tiennent de l'inspiration, il prit une plume et écrivit cette phrase avec son sang : « Aimer Marie et la faire aimer. » C'était le cri de son cœur, ce fut la devise de sa vie, la plus constante ambition de son apostolat.

Imitons-le, et nous aurons la joie de réaliser cette parole de la Sainte Ecriture que l'Eglise met sur les lèvres de Marie : « Ceux qui me feront connaître auront la vie éternelle. »

I

Jésus et l'Eglise veulent que nous soyons les apôtres de Marie.

1. Jésus a tant d'amour pour sa Mère et il l'a exaltée dans le ciel et sur la terre de si merveilleuse façon !

Un jour, la T. S. Vierge étant apparue à sainte Brigitte lui parla en ces termes : « Apprenez combien mon Fils a honoré mon nom. Quand les anges l'entendent, ils se réjouissent et ils rendent grâces à Dieu de ce que, par moi et avec moi, il leur a donné de contempler l'humanité de mon Fils glorifiée dans la divinité. Les âmes détenues dans le purgatoire se réjouissent en entendant mon nom, comme le malade couché sur son lit de douleur lorsqu'une parole de consolation retentit à ses oreilles. Les bons anges, à ce nom, se rapprochent des âmes justes qui sont confiées à leur garde, en se réjouissant de leurs progrès dans la vertu, tandis que les démons effrayés prennent la fuite. »

Oui, Jésus qui a enrichi Marie de tant de grâces, qui l'a ornée de tant de vertus, qui l'a comme enivrée de tant de gloire, veut évidemment que sa Mère soit connue, aimée, glorifiée, servie.

2. L'Eglise, dépositaire des désirs du Cœur de Jésus, veut aussi que nous soyons les apôtres de Marie. Elle connaît les privilèges et les merveilles que Dieu a accumulés en elle ; elle sait combien Marie est digne de toute louange et avec quelle générosité elle récompense le peu qu'on fait pour elle ; et c'est pourquoi elle nous encourage sans cesse dans les manifestations de notre ardente piété envers elle.

Elle emploie tous les moyens pour exalter Marie et nous donner une haute idée de ses grandeurs en même temps qu'une confiance sans bornes en sa protection. Elle bénit et encourage tout ce que les âmes chrétiennes ont imaginé pour l'honorer. Elle enrichit d'indulgences les prières et les pratiques de piété en son honneur. Elle engage les bons chrétiens à entrer dans ses confréries.

En un mot, par tous les moyens qui sont en son pouvoir, l'Eglise catholique, appuyée sur l'autorité de Dieu lui-même, guidée par l'Esprit-Saint qui est l'Esprit de vérité, ne cesse de nous dire à tous : « Imitez mon exemple, joignez-vous à moi pour glorifier, aimer, servir la T. S. Vierge, faites-la aimer et servir ! »

II

Comment peut-on devenir l'apôtre de Marie ?

On devient l'apôtre de Marie en s'efforçant d'acquérir un amour très ardent pour cette bonne Mère, un amour qui s'empare de toutes les puissances de l'âme et qui se manifeste spontanément et constamment au dehors.

On devient l'apôtre de Marie en se donnant généreusement à elle pour la servir par l'offrande complète de tous ses biens du corps et de l'âme.

On devient l'apôtre de Marie en saisissant toutes les occasions de parler d'elle avec ardeur et conviction, en racontant tous les miracles qu'elle a opérés en faveur de ceux qui ont recouru à elle avec confiance et simplicité. — Et pour ne donner qu'un exemple : quel apostolat intéressant à exercer auprès des enfants qui grandissent, en les accoutumant à ne passer aucun jour sans offrir une prière à Marie, sans réciter au moins une dizaine de chapelet, en leur apprenant le *Souvenez-vous* et en leur recommandant de le dire chaque soir, en leur faisant recevoir le scapulaire, en leur racontant ces histoires si

attrayantes qui rappellent toute la bonté de Marie, en les préparant, au moment voulu, à cette première communion privée recommandée si vivement par le Souverain Pontife parce qu'elle est très désirée par les Cœurs de Jésus et de Marie !

On devient l'apôtre de Marie en s'appliquant à connaître tout ce qui la concerne, sa vie, ses grandeurs, ses vertus, sa puissance d'intercession.

Signalons, en terminant, un moyen très efficace et très pratique de faire aimer Marie, qui consiste à répandre les livres qui ont pour but de faire connaître la T. S. Vierge et les bienfaits qu'elle accorde à ceux qui l'invoquent.

Le saint archidiacre d'Evreux, le célèbre M. Boudon, écrivait à une de ses pénitentes, en l'engageant à propager la dévotion à Marie : « Il est très assuré que l'un des plus grands moyens d'établir le culte de la Mère de Dieu et de la faire honorer, est de distribuer des livres de sa dévotion. Ainsi, sans faire l'office de prédicateur, on prêche plus ses louanges que si on les publiait dans les chaires, et d'une manière plus stable ; car les paroles des sermons passent et souvent on n'a pas le loisir d'y faire réflexion ; mais les livres demeurent et on y peut réfléchir à loisir. »

Il n'y a guère qu'un siècle environ, en Angleterre, il semblait que les catholiques eussent peur de Marie. Sans doute ils la priaient, ils l'aimaient, mais nulle part l'on ne voyait sa statue dans leurs églises. Pour se procurer un chapelet, il fallait le faire venir de France. Tel était le résultat de trois siècles d'oppression et de terreur. On n'y célébrait point non plus la bonté, la puissance, la gloire de la Sainte Vierge.

Mgr Wiseman, jeune prêtre encore, eut l'intuition qu'au catholicisme anglais il manquait en quelque manière ce qui manque au sang anémié, de la force, de la vigueur, de l'âme, qu'il lui manquait un amour confiant de la Sainte Vierge, et il se mit à parler d'elle dans les chaires des églises. Un jour qu'il avait prêché sur les grandeurs de Marie, un étranger l'aborda et lui dit : « Enfin, j'ai donc entendu dans ce pays un sermon sur la Sainte Vierge ! Vous êtes seul aujourd'hui à traiter ce sujet ! »

C'était cependant le pays de S. Simon Stock et du saint scapulaire, l'île autrefois si pieuse qu'on appelait le douaire de Marie !

Maintenant, Marie est célèbre, aimée, glorifiée dans toutes les villes d'Angleterre. Aussi les catholiques se comptent-ils par millions : on a prié la Sainte Vierge. Telle était, d'ailleurs, l'opinion du P. Faber : « Si les hérétiques ne se convertissent pas, disait-il, cela vient de ce que Marie n'est pas assez prêchée. Jésus n'est pas aimé parce que Marie est laissée dans l'ombre. »

* *

Travaillons à faire connaître et aimer Marie. Quelle consolation pour nous de pouvoir, en propageant ainsi la vraie dévotion à Notre-Dame, accroître dans l'Eglise le nombre de ses serviteurs d'élite, si puissants pour le bien !

« Ah ! quand viendra cet heureux temps, soupirait le B. Grignion de Montfort, où la divine Marie sera établie maîtresse et souveraine dans les cœurs, pour les soumettre pleinement à l'empire de son grand et unique Jésus ? Quand est-ce que les âmes respireront autant Marie que les corps respirent l'air ? Pour lors, des choses merveilleuses arriveront dans ces bas lieux, où le Saint-Esprit, trouvant sa chère Epouse comme reproduite dans les âmes, y surviendra abondamment et les remplira de ses dons pour opérer des merveilles de grâce. »

Un des fidèles serviteurs de Marie, sur le point de mourir, disait : « Au Paradis, au Paradis ! Bénie soit l'heure où j'ai commencé à servir la T. S. Vierge ! Bénies soient les prédications, les fatigues, les œuvres auxquelles je me suis livré pour elle ! »

O Marie, je vous en prie, obtenez-moi la grâce de vous aimer ardemment et de vous faire beaucoup aimer ! Je veux mettre à votre service mon esprit, mon cœur, mes forces, ma volonté, afin de pouvoir m'écrier dans la joie, la sérénité, la confiance de mon âme au moment où je serai sur le point de paraître devant mon Juge, votre Fils : « Au Paradis ! au Paradis ! »

30e Jour

LE VRAI SERVITEUR DE MARIE OBTIENT LA VIE ÉTERNELLE

De grands saints ne pouvaient s'empêcher de trembler quand ils se posaient cette question : « Serai-je du nombre des élus ? » Ecoutez S. Bernard expliquant le passage de l'Ecriture : « Personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine » :

« Oh ! les terribles paroles, et qu'elles sont capables de jeter le trouble dans les consciences les plus assurées ! Oui, je l'avoue, chaque fois que je suis tombé sur ce passage, j'ai été pris d'épouvante à cette pensée : Qui peut savoir s'il mérite ou l'amour ou la haine, » s'il sera damné ou sauvé ?

Si S. Bernard, si illustre par ses vertus et ses miracles, tremblait à cette pensée, comment ne serions-nous pas saisis d'effroi, nous qui avons commis tant de fautes et acquis si peu de mérites ? Pour nous rassurer, approfondissons cette consolante maxime : « Le serviteur de Marie ne saurait périr. »

La dévotion à Marie est un gage de salut.

I

C'est une doctrine encouragée par l'Eglise.

Le salut des serviteurs de Marie est devenu l'une de ces vérités pratiques qui sont démontrées par la persuasion même des fidèles et la prédication journalière des orateurs sacrés. Sur un point de dogme ou de perfection chrétienne, Dieu ne permet pas l'erreur universelle du peuple chrétien. Or, voilà plusieurs siècles que, du haut de la chaire chrétienne, dans les villes et les bourgades, on inculque au peuple la conviction qu'un enfant de Marie ne saurait périr, et la hiérarchie catholique non seulement laisse faire, mais elle encourage cette doctrine : elle la formule dans des actes émanés de l'autorité suprême.

Dans ses actes les plus solennels comme dans sa pratique journalière, l'Eglise nous inculque la dévotion à Marie. Mille fois nous avons été avertis que c'est par elle que Dieu dispense ses dons, et par les mains de cette Vierge qu'il les fait passer en nous les communiquant. Nous ne sommes pas dans la situation de ceux qui, de bonne foi, ignorent la Mère de Dieu et son rôle dans l'économie surnaturelle. Ne serait-ce pas commettre une sorte d'infidélité, de ne pas pratiquer ce que l'Eglise pratique ? N'y aurait-il pas de la présomption à nous passer de ce que les Saints déclarent indispensable ou très utile ? Infidélité et présomption incompatibles avec les dispositions d'une âme vraiment chrétienne.

Dans les offices que l'Eglise a institués pour célébrer les gloires de Marie, elle place sur les lèvres de ses enfants les paroles du livre des Proverbes où elle exalte à la fois sa haute dignité de Mère de Dieu, qui lui fait prendre part aux conseils de la Trinité et la rend présente dès l'éternité aux trois adorables Personnes, et où elle nous dépeint en même temps son dévouement sans bornes à ses fidèles serviteurs :

« Le Seigneur, dit-elle, m'a possédée au commencement de ses voies, avant qu'il fît toute autre créature. J'ai été établie dès l'éternité et dès le commencement avant que la terre fût formée. Les abîmes n'étaient point encore, que déjà j'étais conçue. Maintenant donc, ô enfants, écoutez-moi ! Heureux ceux qui gardent mes voies. Ecoutez mes instructions, soyez sages et ne les rejetez point. Heureux celui qui m'écoute, qui veille tous les jours à l'entrée de ma maison et qui se tient attentif à ma porte. Celui qui m'aura trouvée, trouvera la vie, et il puisera le salut dans le Seigneur ! »

Quelles assurances ! Quelles splendides promesses ! Quelles douces et maternelles invitations ! « *Qui me invenerit, inveniet vitam !* Celui qui m'aura trouvée trouvera la vie ! » N'est-ce pas la traduction de cette maxime : La dévotion à Marie est un gage de salut ?

II

C'est l'enseignement des docteurs et des saints.

Ecoutez S. Bernard : « Considère, ô homme, le plan de Dieu, et reconnais-y le dessein de la sagesse et de la bonté. Désirant que nous honorions Marie, il a mis en elle la plénitude de tout bien. Par suite, tout ce qu'il y a en nous d'espérance, ce qu'il y a de grâce, ce qu'il y a de salut, tout nous vient d'elle. Donc, de toute la tendresse de nos cœurs, de tout notre pouvoir d'aimer, honorons et vénérons Marie, car telle est la volonté de Celui qui a voulu que nous ayons tout par elle. »

Ecoutez S. Jean Damascène : « Je suis un pécheur, il est vrai, mais je vous aime et je vous regarde comme mon espérance et ma joie, comme ma médiatrice auprès de Jésus-Christ, comme le gage certain de mon salut. Mère de Dieu, si je me confie en vous, mon salut est assuré, car votre dévotion est une arme puissante que Dieu ne donne qu'à ceux qu'il veut sauver. »

Ecoutez S. Anselme : « O Marie, accordez-moi cette grâce, que votre nom soit toujours avec moi, et le soin de mon âme toujours avec vous !... De même, en effet, qu'il périra nécessairement celui qui s'éloigne de vous et que vous abandonnez, aussi est-il impossible que celui-là périsse qui se tourne vers vous et que vous prenez sous votre garde. »

Nous serions interminables si nous voulions citer les Saints et les Docteurs qui ont prêché cette doctrine consolante. Tout se résume dans cette parole du grand docteur de la dévotion à Marie, S. Alphonse de Liguori : « Un vrai serviteur de Marie ne saurait périr. »

On raconte qu'une des grandes consolations de ce saint, dans la solitude à laquelle l'avaient condamné ses infirmités, était le souvenir de ce qu'il avait fait pour propager la confiance en Marie. Un frère lui lisait, un jour, quelques pages sur la Sainte Vierge : « Quel est cet ouvrage ? demanda-t-il. — C'est, lui fut-il répondu, votre livre sur les *Gloires de Marie*. — Mon Dieu, s'écria-t-il, que je vous remercie de m'avoir fait écrire ce livre en l'honneur de votre Mère ! Oh ! qu'il est doux, au moment de la mort, de penser qu'on a pu contribuer à implanter dans les cœurs la dévotion à la Sainte Vierge ! »

* *

Concluons donc en disant à cette Vierge bénie : « O ma Mère, puisque vos serviteurs sont des prédestinés, je m'enchaîne à votre service. Veillez vous-même à ce que ma fidélité soit aussi constante que sincère ; et la vie perdra pour moi ces redoutables incertitudes. »

Et puis, ô vous qui écoutez ces entretiens, il est certainement sur la terre des êtres que vous chérissez et dont l'avenir vous tourmente : c'est un époux, c'est un fils que vous craignez de ne pas revoir là où l'on ne se sépare plus. Avec cette habileté que donne l'amour, que votre bouche distille sur eux, goutte à goutte, la dévotion à la Sainte Vierge, et votre âme inquiète entendra, à leur sujet, une réponse de vie.

L'EUCHARISTIE ET LA VIE

VI

L'EUCHARISTIE SOURCE DE RÉSIGNATION

Mes frères,

La vie, ai-je besoin de vous le dire ? est pleine et comme hérissée d'épreuves. Nous sommes frappés chaque jour et toute la vie. Ce n'est pas qu'il n'y ait, de temps en temps, de-ci de-là, par-ci par-là, quelques bons moments, quelques vrais et profonds plaisirs, quelques lueurs, quelques bouffées de bonheur humain. Quelques-uns vous diront que ce sont là des satisfactions illusoires. Non, ce sont des satisfactions réelles, qui, voulues et données par Dieu, rendent l'existence terrestre supportable et même aimable. Ceux qui nient ces faveurs du ciel sont des ingrats.

Cependant il faut reconnaître aussi que le malheur est toujours à notre porte et qu'il entre souvent dans la maison. C'est l'insuccès dans nos entreprises, ce sont les revers après la chance, la pauvreté, parfois la ruine, les infirmités, la maladie, la déconsidération, les deuils, la séparation et, de toutes les séparations la plus cruelle, la mort. Enumérer les malheurs humains est impossible, car ils sont innombrables, car ils prennent toutes les formes. La gamme en est étendue ; elle va des simples soucis aux plus tragiques catastrophes.

Quand nous sommes aux prises avec l'une ou l'autre de ces épreuves, quand nous sentons les protestations violentes, et inutiles hélas ! la colère, le désespoir, le blasphème, bouillonner en nous, et nous brûler les lèvres, que devenir ? Un seul remède : la résignation. Mais où la trouver, cette résignation qui, seule, peut nous apporter la consolation et la paix ? — Dans la raison et dans la foi ; mais surtout, et c'est là ce que je veux vous montrer ce soir, dans l'Eucharistie.

I

Si vous lisez avec attention la vie de Jésus, telle qu'elle nous apparaît dans l'Evangile, vous constaterez que cette vie d'un Homme-Dieu fut sans joie et toute traversée de peines et de désolations de toutes sortes. Le Prophète l'apercevant de loin, dans l'avenir marqué par les décrets éternels, l'avait appelé

l'*Homme de douleurs* et l'*Agneau de Dieu*, l'*agneau* qui doit être mené à la boucherie. La prédiction inspirée s'est réalisée de point en point. De son berceau, qui fut une crèche dans une étable, cette hôtellerie de la misère, à son lit d'agonie qui fut une croix, il n'a cessé, vous le savez bien, de souffrir physiquement, moralement.

Rappelez-vous son enfance dénuée et promenée sur les chemins de l'exil. Rappelez-vous sa jeunesse laborieuse. Rappelez-vous son isolement sans gloire dans la petite ville de Nazareth. Rappelez-vous son dur apostolat à travers villes et bourgades. Rappelez-vous le mal qu'il se donna pour instruire ses apôtres et ses disciples. Rappelez-vous ses voyages à pieds et ses prédications aux foules ignorantes, matérielles, ingrates. Rappelez-vous la persécution d'abord sourde, puis aussi ouverte qu'implacable. Rappelez-vous ses souffrances des derniers jours, alors qu'il savait qu'il allait mourir et comment, et que l'image de sa mort atroce se présentait à chaque instant à sa pensée, s'y accrochait, ne le lâchait pas. Rappelez-vous la scène pathétique des adieux au Cénacle. Rappelez-vous l'agonie du Jardin de Gethsémani, le calice, la sueur de sang. Rappelez-vous la trahison de Judas, les chaînes, le jugement nocturne, les insultes dans la prison, la condamnation matinale, Pilate, les cris du peuple qu'il a aimé, servi, guéri, et qu'il est venu sauver, Hérode et sa cour, Pilate encore qui se lave les mains, les prêtres et les Anciens qui livrent le condamné à la soldatesque et à la populace, la traversée des rues de la ville, la montée de la colline et enfin cette mort indescriptible d'un Dieu qui n'est plus qu'une loque sur un gibet !

Est-il vie plus éprouvée ?

Il n'en est pas.

Il n'en est pas non plus de plus soumise et de plus résignée.

Homme de douleur, Jésus a subi toutes les privations, toutes les humiliations, tous les travaux, toutes les déceptions, toutes les tortures du corps et de l'âme sans une plainte, sans même un murmure. Cherchez, dans l'Evangile, un seul mot qui trahisse l'insoumission au sort qui lui est fait : vous ne le trouverez pas. En toute occasion, il témoigne d'une mansuétude, d'une longanimité, d'une force d'âme, d'une patience et d'un abandon à la volonté de son Père qui est dans les cieux, dont le spectacle a étonné et ravi les hommes réfléchis depuis deux mille ans, et qui les étonnera et les ravira jusqu'à la fin des siècles.

Voilà ce Jésus de l'Evangile et voilà le Jésus de l'Eucharistie. Ici et là, c'est le même Jésus, et c'est lui qui est notre modèle dans les peines de la vie. Il sera notre Maître en résignation, c'est-à-dire en soumission à la volonté divine. Il nous suffira de le regarder et de l'imiter par amour.

Voulez-vous que nous dépeignions quelques-uns des cas les plus fréquents où son exemple pourra vous être précieux, où vous sera surtout précieuse son adorable et salutaire influence ?

II

Vous avez communié ; vous possédez en vous ce Christ en qui vous croyez. C'est une heure où vous souffrez.

Vous êtes pauvre. Je sais bien que les pauvres sont rares aujourd'hui. Il y en a cependant, car il est écrit qu'il y en aura toujours. Or, le pauvre aujourd'hui, c'est vous ! Allez-vous vous plaindre de votre indigence en présence de l'Hôte divin qui habite en votre âme ?

Le pouvez-vous ? — Vous ne le pouvez pas, parce que Celui qui est en ce moment dans votre cœur, que vous adorez et que vous aimez, fut pauvre avant vous, plus pauvre que vous. Pauvre, il le fut dès sa naissance : il fallut que les bergers lui fassent l'aumône de leurs misérables ressources et que les Mages lui offrissent un peu d'or. Pauvre, il le fut toute sa vie. Jamais il n'eut une maison à lui ; jamais il n'eut un coin de terre à lui ; jamais ses mains n'ont touché un denier ; littéralement il fut à la mendicité jusqu'à sa mort. — Comment, vous son disciple, oseriez-vous vous révolter ou seulement vous plaindre? Vous ne le pouvez pas, et vous vous résignez !

Vous ne réussissez pas dans vos affaires. Vos revers se poursuivent et vous accablent. Allez-vous vous plaindre de votre malchance? — Vous ne le pouvez pas. Le Fils de Dieu, qui à cette heure est en vous, avait entrepris une affaire autrement importante que la vôtre : il ne s'agissait de rien de moins que le salut du monde ! Il se donne corps et âme à son entreprise. Tout, jusqu'à ses bienfaits, se retourne contre lui ; il réussit si peu qu'il meurt tragiquement à la peine ! Oseriez-vous vous révolter ou seulement vous plaindre ? Vous ne le pouvez pas... Vous vous résignez !

Ce qui vous afflige, ce sont les infirmités, les maladies, les cruelles souffrances de cette fragile et sensible chair humaine. Je n'ai pas lu dans l'Evangile que le Christ ait été infirme ou malade ; mais j'y ai lu que pas un homme, depuis que le monde existe, n'a souffert dans sa chair ce qu'il a enduré. Est-il infirmité ou maladie plus douloureuse que les chaînes, les verges, les épines et les clous de la croix ? Vous souffrez, il a souffert. Oseriez-vous vous révolter ou seulement vous plaindre ? Vous ne le pouvez pas !... Vous vous résignez !

Ce sont les souffrances morales qui vous éprouvent : abandon, trahison, séparation vous déchirent le cœur. La trahison, il l'a connue : Judas l'embrassa au Jardin. L'abandon, il l'a connu : quand ses apôtres et ses disciples s'enfuirent et le laissèrent seul aux mains des soldats. La séparation qui brise le cœur, il l'a connue, quand il dut quitter les siens qu'il aimait si tendrement. Et il a connu aussi la jalousie, la haine, les pièges, les humiliations, tout le cortège des douleurs qui torturent l'âme. Allez-vous vous révolter ou seulement vous plaindre ? Vous ne le pouvez pas... Vous vous résignez !

Voici encore une épreuve. On vous méprise, on vous poursuit de calomnies cruelles. Tout simplement on vous critique. Vous êtes économe ; on vous dit avare. Vous êtes généreux ; on vous dit prodigue. Vous allez à l'église ; on vous appelle clérical. Vous ne faites pénitence qu'aux jours où la loi vous y oblige et vous aimez les bonnes choses ; on dit que vous avaleriez la mer et les poissons. Vous aimez être bien mis ; le roi n'est pas votre cousin ! Vous êtes plus ou moins négligé ; vous êtes un ours mal léché ! Vous faites bien vos affaires ; vous êtes un habile gredin !

Je m'arrête... A quoi le monde ne trouve-t-il pas à redire ? Rappelez-vous que votre Jésus a été blâmé, censuré, dénigré, noirci, diffamé avant vous et plus que vous ne le serez jamais. On l'a appelé buveur de vin, séducteur du peuple, ami de la canaille. Tâchez à son exemple de ne mériter aucune flétrissure.

Ne vous plaignez pas plus qu'il ne s'est plaint. Comme lui, résignez-vous !

Quelque soit la peine ou le malheur qui vous frappe, vous pouvez toujours en trouver de plus cruels dans la vie du Christ. Si, alors qu'il est l'Hôte de votre âme, vous méditez ses douleurs, vous trouverez toujours qu'en comparaison les vôtres sont peu de chose. Vous vous souviendrez qu'il les a endurées pour vous sauver, et la reconnaissance vous allégera encore votre fardeau. Enfin vous voudrez, par amour, unir vos souffrances aux siennes et il vous sera doux de souffrir avec lui. La résignation vous sera alors facile, que dis-je ? elle sera installée à demeure dans votre âme, avant même que vous ayiez pensé à la demander à Dieu.

* *

C'est ainsi, m. f., que la Présence eucharistique de Jésus dans votre âme vous interdit tous les sentiments violents qui agitent l'homme privé de ce surnaturel secours. Ni blasphème, ni protestation, ni révolte ; pas même un murmure. Le chrétien éprouvé, si cruellement que ce soit, dit comme son Maître : « Père, que votre volonté soit faite et non la mienne », et comme lui encore, il endure tout, soumis et résigné.

Pendant qu'il le tient dans son cœur blessé, déchiré, sanglant, il évoque sa vie. Il contemple sa sainte Face et tout son corps éclaboussé de blessures ; il voit son âme sainte labourée par toutes les angoisses, livrée aux tempêtes d'un océan où il semble qu'elle s'engloutit : alors les tortures de son Dieu lui font oublier les siennes, ou ne les lui rappellent que pour les élever et les sanctifier.

Bienfait immense, dont plusieurs d'entre vous ont sûrement goûté les douceurs, aux jours sombres de leur vie ; bienfait dont, tous, vous jouirez à votre tour aux jours d'affliction, si vous voulez bien vous souvenir de mes paroles. C'est *toujours* qu'il faut aller à Jésus-Eucharistie, mais c'est surtout quand on souffre. Il connaît si bien la souffrance qu'il s'incline vers elle dès qu'elle s'approche de lui !

O vous, les éprouvés, dont l'âme en révolte est tentée de murmurer, de se désespérer, de se laisser accabler par la tristesse et le dégoût, voici la Table où vous attend Celui dont la grâce et l'exemple procurent, par la résignation, un adoucissement à tous les maux, allez à Lui !

Heureux de ce monde, qui vous croyez aujourd'hui au-dessus de toutes les atteintes du malheur, dites-vous qu'il n'est jamais loin de vous. Jésus, pour le jour où il vous rejoindra, vous convie aussi à sa Table : allez à Lui !

Soumis avec lui à la volonté du Père qui est au ciel, tous, vous mériterez d'être accueillis par le divin Souffrant, qui fut aussi le grand Résigné, dans la béatitude et la joie éternelle. Ainsi soit-il.

LES SAINTS PATRONS

S. Jean-Baptiste de la Salle, Patron des instituteurs chrétiens (15 mai)

SON ŒUVRE DES ÉCOLES CHRÉTIENNES

Mes frères,

On représente habituellement S. Jean-Baptiste de la Salle avec un enfant debout à ses côtés et un autre assis à ses pieds, tenant l'un et l'autre un livre en leurs mains et prêtant une respectueuse attention aux explications que leur donne leur maître dévoué. C'est bien l'attitude qui convient à notre Saint, car elle traduit les efforts, la passion de toute sa vie, qui fut d'instruire les pauvres enfants du peuple et de former pour cette tâche, à la fois si noble et si pénible, des instituteurs capables et dévoués.

I

S. Jean-Baptiste de la Salle naquit à Reims, le 30 avril 1651, de parents aussi distingués par leur noblesse et leurs vertus que par leur fortune. Comme Jean-Baptiste était le fils aîné, il pouvait espérer une belle situation dans le monde. Dès sa plus tendre enfance il préfère se donner à Dieu, et à l'âge de onze ans il se consacre à son service en recevant la tonsure qui lui ouvre les portes du sanctuaire. Il n'a encore que 16 ans quand un vénérable chanoine de N.-D. de Reims, Pierre Dozet, ancien vicaire général, chancelier de l'Université de Reims et archidiacre de Champagne, lui cède sa stalle de chanoine. Tout en remplissant les obligations que cette dignité lui impose, notre Saint continue d'étudier pour se préparer au sacerdoce, d'abord à Reims, puis à Paris, au séminaire de St-Sulpice ; mais il y était à peine depuis dix-huit mois que la mort de son père, suivant de près celle de sa mère, l'obligea à revenir dans sa ville natale pour y diriger la maison et, en qualité d'aîné, prendre soin de ses frères et sœurs. Il le fit avec le plus affectueux dévouement, tout en continuant ses études, et au printemps de 1678, ayant été reçu docteur en théologie, il était ordonné prêtre et célébrait sa première messe le jour de Pâques.

Maintenant qu'il est revêtu du sacerdoce, Dieu va lui faire connaître la voie où il le veut. Ce n'est pas celle des honneurs où il est entré en devenant chanoine ; nous le verrons bientôt y renoncer. Ce n'est pas non plus celle du ministère paroissial ; une tentative de son confesseur pour le faire nommer curé ne réussit pas. Sa voie, c'est celle du dévouement au service des enfants du peuple, privés d'éducation et d'instruction.

Obéissante à l'ordre de son divin Fondateur Jésus-Christ, l'Eglise s'est de tout temps préoccupée d'instruire les ignorants et surtout les pauvres. Dès qu'elle le put, elle établit des écoles à côté de ses monastères et de ses églises, pour y instruire gratuitement les enfants du peuple. Ces écoles étaient devenues très nombreuses et très prospères, dotées par la charité des fidèles qui faisaient en leur faveur des fondations pieuses.

Malheureusement les guerres de religion, en détruisant églises et monastères et en confisquant les fondations, firent du même coup disparaître les écoles, de sorte qu'aux XVIe et XVIIe siècles l'ignorance était presque générale. Tous les esprits soucieux du bien des âmes sentaient le besoin d'un Ordre religieux qui aurait pour mission d'ouvrir des écoles pour les pauvres enfants du peuple et de les diriger, car les maîtres laïcs étaient trop peu nombreux et leur rétribution insuffisante pour les faire vivre eux et leur famille.

Déjà à Rome S. Joseph Calasanz avait satisfait à ce besoin ; en France le P. Barré, Minime, y avait pourvu en partie en fondant les Sœurs du St-Enfant Jésus, chargées de l'instruction gratuite des filles. Une école tenue par ces religieuses avait été fondée à Reims par Madame de Mailfer, originaire de Reims et domiciliée à Rouen. Elle était dirigée par M. Rol-

land, confesseur de M. de la Salle, à qui en mourant il confia cette maison. Notre Saint en prit soin avec tant de dévouement et sut si bien faire valoir les services qu'elle rendait aux familles pauvres, que la ville de Reims la prit à sa charge et que le gouvernement de Louis XIV consentit à l'approuver.

II

Madame de Mailfer rêvait pour sa ville natale un établissement semblable en faveur des garçons. Elle y envoya un laïc dévoué, M. Nyel, qui s'était occupé à Rouen des écoles de charité, et pria Jean-Baptiste de la Salle de l'aider à en fonder de semblables à Reims. Il y consentit, sans autre but tout d'abord que de rendre service à cette dame et à son envoyé. Mais cette œuvre des écoles de garçons et la formation de leurs maîtres ne va pas tarder à l'absorber tout entier et pour toute sa vie.

Deux écoles furent ouvertes à Reims en 1679, grâce aux charitables démarches de notre Saint, et cinq maîtres y furent installés sous la direction de M. Nyel. Mais celui-ci était plus habile à fonder des écoles qu'à former des maîtres, sans lesquels, cependant, les écoles ne peuvent subsister. S. Jean-Baptiste de la Salle s'en chargea, et pour le faire plus assidûment, il fit d'abord habiter ces maîtres près de son hôtel, puis dans son hôtel même, les admettant à sa table, au grand déplaisir de sa famille.

Le pieux chanoine eut bientôt gagné leur confiance ; il s'attacha avant tout à leur faire comprendre que les devoirs si fatigants de leur profession leur deviendraient plus doux s'ils se soumettaient à une règle. Tous le prièrent de leur en tracer une. Le prudent directeur se contenta d'indiquer l'heure du lever et du coucher, de prescrire l'oraison, l'assistance à la sainte messe chaque matin, et quelques exercices de piété fort simples, laissant le soin du reste à M. Nyel. Les maîtres se soumirent avec bonheur au joug béni et facile qui leur était imposé, et aussitôt les écoles s'en ressentirent, les enfants mieux suivis firent des progrès consolants, à la grande satisfaction des parents et des curés de la ville.

Aussi de nouvelles écoles ne tardent pas à être établies, à Reims d'abord, puis à Rethel, à Guise, à Château-Porcien, à Laon. De partout on écrit à M. de la Salle pour lui demander quelques-uns de ses maîtres, et comme de nouveaux sujets viennent remplacer ceux qui partent, la petite communauté ne fait que s'accroître. Une préoccupation cependant tourmentait ces maîtres, si dévoués fussent-ils : comme ils donnaient gratuitement l'instruction, ne recevaient point de salaire et par conséquent ne pouvaient pas faire d'économies, ils se demandaient avec inquiétude comment ils vivraient lorsque l'âge et les fatigues les rendraient incapables d'enseigner. C'est en vain que leur saint directeur leur disait de se confier à la Providence ; ils lui répondaient : « Il vous est facile de parler ainsi, vous qui possédez un riche patrimoine et une riche prébende ; vous ne le feriez pas si vous étiez dans notre position. » Le Saint eût pu leur faire observer que son patrimoine et sa prébende profitaient aux pauvres et à eux-mêmes plus qu'à lui, puisqu'il partageait en tout leur vie de dénuement ; il préféra reconnaître qu'ils avaient raison, et pour leur enlever cette objection, renonça à son canonicat, et profitant d'une année de disette qui désolait la ville de Reims, distribua si complètement son bien aux pauvres qu'un jour vint où lui-même dut recevoir l'aumône.

Quel héroïsme chez ce saint prêtre, m. f., quel dévouement pour assurer l'instruction des enfants du peuple et leur procurer des maîtres ! Ah ! ce n'est pas chez les ennemis de la religion qu'on en trouverait un pareil. Ecoutez, pour votre édification, ce que pensait Voltaire, à la même époque, de l'instruction des pauvres et des paysans : « Il est à propos, écrit-il à Damilaville, que le peuple soit guidé et non pas qu'il soit instruit, il n'est pas digne de l'être... Il me paraît essentiel qu'il y ait des gueux ignorants. Si vous faisiez valoir comme moi une terre, et si vous aviez des charrues, vous seriez de mon avis. » — « La canaille n'est pas digne d'être éclairée, écrit-il pareillement au roi de Prusse, et tous les jougs lui sont propres. » Et tandis qu'il traitait d' « ignorantins » les fils de notre Saint, qui, à l'exemple de leur père, se condamnaient à une vie pauvre pour instruire gratuitement les enfants des campagnes et des faubourgs, lui-même recevait une riche pension du roi de Prusse pour insulter l'Eglise et la France.

III

Devenu pauvre volontaire, S. Jean-Baptiste de la Salle put désormais, par sa conduite en même temps que par ses paroles, prêcher à ses fils la confiance en la Providence. A la suite d'une retraite qu'ils firent avec lui, il s'établit parmi eux, détermina l'habit qu'ils ont rendu si populaire, et embrassa lui-même les pratiques qui sont devenues la règle de l'Institut des Frères des Ecoles chrétiennes.

En 1688 il quitte Reims, accompagné de deux de ses disciples, et va, sur l'invitation du curé de la paroisse, fonder à Paris l'école de St-Sulpice ; l'année suivante il en fonde une seconde rue du Bac, où, comme dans la première, les enfants affluent. Un pareil succès porta bien vite ombrage aux maîtres d'école de Paris. Sans doute M. de la Salle n'ouvrait ses maisons qu'aux pauvres, et les maîtres laïcs ne tenaient guère à cette clientèle ; mais il leur était dur de voir les petits pauvres, instruits sans argent, s'acheminer vers des succès auxquels eux-mêmes étaient incapables de conduire leurs élèves payants. La crainte de la comparaison excitait leur jalousie. Ils intentèrent donc un procès au saint instituteur, sous prétexte qu'il attentait à leurs privilèges.

On peut encore aujourd'hui attribuer à un motif de ce genre les persécutions dont sont l'objet les Congrégations enseignantes. On devrait être heureux d'accepter leurs services, qui ne coûtent rien au budget de l'Etat, de faire appel même à leur dévouement pour contrebalancer l'esprit révolutionnaire de tant d'instituteurs publics. M. Brisson, un des pontifes du laïcisme, reconnaissait que leurs méthodes, celles des Frères en particulier, sont excellentes et ont produit des résultats admirables. Mais on craint la concurrence, on craint les comparaisons, et pour rendre impossibles ces comparaisons, supprimer cette concurrence, on ferme les écoles congréganistes, on refuse aux religieux et religieuses le droit d'enseigner ; pour donner libre cours à leur dévouement, ils sont obligés de s'expatrier et d'aller dépenser au service des petits enfants étrangers le zèle ardent dont ne peuvent plus bénéficier les enfants de France.

M. de la Salle n'eut pas de peine à gagner son procès ; mais d'autres épreuves l'attendaient, lui et son Institut. A la suite d'une grave maladie, il avait préparé un de ses fils, le Fr. Henri Lheureux, à lui

succéder comme Supérieur, et pour l'en rendre capable lui avait fait faire les études préparatoires au sacerdoce. Il allait être ordonné prêtre, quand il fut subitement enlevé par la mort. Notre Saint en conclut que la volonté de Dieu n'était pas que ses religieux deviennent prêtres, et il leur interdit les études classiques. — La pauvreté éprouva aussi beaucoup ses maisons de Paris ; mais les privations n'empêchaient pas les postulants d'affluer au noviciat, ni les maisons de se multiplier même en province : Troyes, Avignon, Marseille, Darnetal, Rouen, Dijon, Mende, Alais, Grenoble, St-Denis, Versailles, Moulins, Boulogne, Rome même, voulurent avoir la leur.

En 1712, à l'âge de 61 ans, S. Jean-Baptiste de la Salle en entreprit la visite et les laissa toutes édifiées par ses exemples, car il ne dédaignait pas d'y faire la classe, et embaumées par ses vertus. Afin d'habituer ses Frères à se passer de lui, de retour à Paris il se démit du supériorat général de l'Institut et demanda qu'on élût un des Frères pour le remplacer. Les suffrages se portèrent sur le Fr. Barthélemy, qui en était digne de toutes façons. C'était le 23 mai 1717.

A partir de ce moment et durant les deux années qu'il passa encore sur la terre, l'humble saint va mener la vie d'un simple religieux, refusant tout honneur et toute distinction. Retiré à Rouen dans la maison de St-Yon, il s'y prépare à la mort. Le 19 mars, fête de S. Joseph, il eut le bonheur de célébrer la sainte messe pour la dernière fois ; le Mercredi Saint il recevait les derniers sacrements, et le Vendredi Saint, 7 avril 1719, il rendait sa belle âme à Dieu, entouré de ses enfants en larmes et âgé de 68 ans.

* *

« Ceux qui auront enseigné la justice aux autres, est-il écrit dans le livre du prophète Daniel (XII, 2), brilleront dans le ciel comme les étoiles dans le firmament. » Nul doute que S. Jean-Baptiste, qui, par ses paroles et ses exemples et par l'Institut qu'il a fondé, a contribué à la sanctification de tant d'enfants, ne brille d'un éclat tout particulier. Puissent tous ses fils et tous les instituteurs chrétiens qui comme eux travaillent à l'instruction chrétienne des enfants, partager un jour sa récompense ! Ainsi soit-il.

S. Pascal Baylon, Patron des Œuvres eucharistiques

(17 mai)

SA DÉVOTION POUR LE T. S. SACREMENT

Mes frères,

On a dit que le XIXe siècle a été le siècle de la T. S. Vierge, et, en effet, il en est peu qui aient été favorisés d'apparitions aussi fréquentes et aussi merveilleuses de la Reine du ciel, bien peu qui aient vu la piété et les pèlerinages à ses sanctuaires aussi en honneur. Or, siècle de Marie, le XIXe siècle est devenu également, à son déclin, le siècle de la Sainte Eucharistie, et le XXe continue de voir se multiplier les associations et les œuvres de dévotions envers Jésus-Hostie. Adoration perpétuelle, adoration nocturne, adoration réparatrice, congrès eucharistiques, communion fréquente et quotidienne, croisade eucharistique, etc., etc., elles sont extrêmement nombreuses les œuvres que la piété des catholiques a instituées pour glorifier l'Hôte divin de nos églises, le Prisonnier volontaire de nos tabernacles.

Or, si ces œuvres sont nées, chaudement encouragées par l'Eglise, beaucoup, sinon toutes, sont dues à l'initiative de simples fidèles. N'est-ce pas un laïc, M. Dupont, le saint homme de Tours, qui a inauguré l'adoration nocturne ? Ne sont-ce point des laïcs, MM. Gentil et Rohault de Fleury, qui firent le vœu d'ériger la basilique de Montmartre, où depuis plus d'un demi-siècle l'adoration perpétuelle n'a point été interrompue ? Ne sont-ce pas des laïcs encore, Mlle Tamisier et M. Philibert Vrau, qui ont eu la première idée des congrès eucharistiques et les ont organisés à leur début ? Comment s'étonner, après cela, que le pape Léon XIII, voulant donner un Patron à toutes ces œuvres et un modèle à ceux qui s'y intéressent, ait choisi un simple Frère lai, S. Pascal Baylon, et par son Bref du 27 novembre 1897 l'ait proclamé Patron de toutes les œuvres et associations eucharistiques présentes et futures, comme nous le lisons aux leçons de la fête de ce saint, le 17 mai ?

Le choix ne pouvait être plus heureux, car aucun saint n'a davantage ni plus héroïquement honoré la Sainte Eucharistie.

I

Pascal Baylon naquit en 1540 à Torre-Hermosa, petit bourg du royaume d'Aragon en Espagne. Ses parents étaient de bons chrétiens, et sa mère en particulier aimait à l'emmener avec elle à l'église, où tout jeune encore il se plaisait à regarder la sainte Hostie au moment de la consécration. Sa pieuse mère lui avait sans doute fait comprendre que Dieu se cache sous les blanches apparences de cette hostie, et spontanément il faisait en sa sainte présence l'acte de foi que nous sommes tous invités à faire en contemplant nous aussi la sainte Hostie à l'élévation et en redisant les paroles de S. Thomas : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »

Ce bonheur d'aller à l'église, qui réjouit tant tous les enfants, le petit Pascal le trouvait sans doute trop rare à son gré. Plus d'une fois il s'y rendit à l'insu de sa mère, au grand désespoir de celle-ci qui le cherchait éplorée. A la fin, elle ne s'inquiéta plus de ces disparitions, sûre qu'elle était de le retrouver au pied de l'autel, fixant amoureusement la porte du tabernacle.

Si les parents de notre Saint étaient riches en piété, ils l'étaient moins des biens de ce monde. Aussi, dès qu'il en fut capable, furent-ils obligés de le louer comme petit berger pour garder les troupeaux. C'en était fait désormais des fréquentes visites à l'église et de l'assistance à la messe, du moins en semaine. Il demandait bien de temps en temps au chef des bergers la permission de s'y rendre, et celui-ci, voyant le bonheur que cette permission procurait à l'enfant, la lui accordait parfois. Mais c'était plutôt rare.

Que faisait alors notre petit berger ? Ce que nous pouvons et ce que nous devrions faire nous-mêmes, m. f., quand nous ne pouvons pas assister à la sainte messe. Lorsqu'il entendait sonner celle-ci à l'église ou au couvent voisins, il s'unissait aux pieux fidèles qui avaient le bonheur de s'y rendre, et surtout au prêtre qui allait célébrer les saints mystères. Dans ces âges de foi, on faisait ce qu'on fait encore aujourd'hui en quelques paroisses chrétiennes : on tintait la cloche à certains moments du saint sacrifice, par-

ticulièrement à la consécration, pour permettre aux fidèles absents de le suivre de loin. Notre pieux berger était attentif aux avertissements de la cloche. Lorsqu'elle annonçait la consécration, il se prosternait sans respect humain et adorait par la pensée le Dieu qu'à l'église le célébrant présentait aux adorations des fidèles. On raconte qu'un jour, jaloux du bonheur de ceux-ci, il fit à Dieu cette prière : « Seigneur, faites que je vous voie ! » Et voilà que soudain lui apparaît la sainte Hostie surmontant le calice, entourée d'anges qui l'adorent. On devine son bonheur et l'étonnement de ses compagnons qui, ne voyant rien, mais ne doutant pas de sa parole, se prosternent avec lui en pleine campagne.

Si le jeune Pascal était heureux d'assister à la messe, il était bien plus heureux encore d'y communier. Avec quelle ferveur il le faisait ! Avec quelle ardeur il demandait à Notre-Seigneur qu'il recevait, de le conserver pur et de l'aider à résister aux occasions de péché ! Et ces occasions ne manquaient pas dans le milieu où il vivait. Malgré sa surveillance, ses chèvres s'échappaient parfois pour aller brouter dans les pâturages d'autrui, et sa conscience en était alarmée. Les autres petits bergers n'étaient pas tous aussi raisonnables que lui et souvent leurs querelles, leurs discours grossiers et leur mauvaise conduite le scandalisaient.

Ne pouvant les ramener à de meilleurs sentiments par ses conseils et ses exemples, il se décida à quitter l'état qu'il exerçait, malgré les instances de son maître qui offrait de l'adopter et de lui laisser son bien s'il voulait rester à son service.

II

Du reste, notre jeune homme se sentait attiré par la vie religieuse. Ayant appris qu'il y avait dans le royaume de Valence un couvent franciscain, dédié à N.-D. de Lorette, célèbre par son esprit d'humilité et de renoncement au monde, il s'en alla frapper à la porte de cette sainte maison. Comme il y était totalement inconnu, on ne put l'admettre sur-le-champ. Il lui fallut reprendre dans le voisinage son métier de berger pendant deux ans.

La pauvreté de ses parents et l'obligation où elle l'avait mis de gagner sa vie tout jeune, ne lui avait pas permis de fréquenter l'école, il ne savait pas lire, et cependant il mourait d'envie de connaître cette science afin de pouvoir s'instruire et s'édifier en lisant de bons livres. Savez-vous ce qu'il fit pour l'acquérir ? Il acheta un livre, et lorsqu'en gardant ses moutons il rencontrait une personne sachant lire, il la priait de lui apprendre ses lettres et à les rassembler, si bien qu'au bout de peu de temps il sut non seulement lire, mais écrire.

Chaque fois qu'il le pouvait, il se rendait en la chapelle des Franciscains pour y visiter le Saint-Sacrement, y assister à la sainte messe et communier. Telle était sa piété en présence de l'autel qu'au dire d'un de ses camarades, Etienne Lopez, berger comme lui, on se demandait si l'on n'était pas en face d'un ange ayant pris une forme humaine.

Sa dévotion n'était pas moins grande envers la Sainte Vierge. Jadis, en son pays natal, il lui adressait ses prières tourné vers la chapelle N.-D. de la Sierra ; aujourd'hui, c'était vers la chapelle N.-D. de Lorette qu'il dirigeait ses regards pour implorer cette bonne Mère. « Tous les jours que le bon Dieu a faits, disait son maître, je trouve mon berger devançant le soleil et à genoux, la face tournée vers N.-D. de Lorette. »

Ce qu'ils voyaient par eux-mêmes lorsqu'il se rendait dans leur chapelle, les éloges mérités qu'on leur faisait de la bonne conduite et de la piété de Pascal, eurent vite disposé les Franciscains en sa faveur. Après deux ans d'épreuve ils l'admirent dans leur Ordre. Ils auraient souhaité le préparer au sacerdoce, mais il ne voulait être que simple Frère lai, afin de remplir les offices les plus bas et les plus pénibles. Après un an de noviciat il fut, à 25 ans, admis à prononcer ses vœux solennels en la fête de la Purification de l'an 1565.

Soit pour éprouver son obéissance, soit parce que les besoins des différentes maisons de l'Ordre le demandaient, on le fit souvent changer de résidence, et loin de s'en plaindre, il en prenait occasion pour mieux pratiquer le détachement de toutes choses et se considérer comme un voyageur sur la terre. Comme on le savait affable, discret, vigilant et fidèle, on lui confiait presque partout la charge de portier du couvent. Il en profitait pour dire quelques pieuses paroles et faire du bien à ceux qui venaient en visite, mais se mettant en garde, en même temps, contre les dangers auxquels ces visites pouvaient l'exposer. Du reste, il ne demeurait jamais inoccupé et avait soin de vaquer aux différents travaux de la maison durant les loisirs que lui laissait son emploi.

Extrêmement mortifié, il portait un rude cilice, se donnait fréquemment la discipline, n'allait jamais que nu-pieds, malgré la neige, les cailloux ou les épines, et ne portait pour tout vêtement qu'une pauvre robe de bure toute rapée et rapiécée. N'était-ce pas une manière d'imiter la vie d'immolation et de pauvreté de Jésus au T. S. Sacrement ?

III

Mais une occasion allait lui être donnée de souffrir davantage encore et de témoigner son amour envers l'Eucharistie.

Les Franciscains avaient alors pour Supérieur général Christophe de Cheffon, breton de naissance et en résidence à Paris. Comme les Huguenots étaient les maîtres d'une partie de la France et particulièrement des provinces du Midi, il était très difficile et très dangereux pour des catholiques, et surtout des religieux, de traverser les pays occupés par eux. Ils étaient presque sûrs d'être arrêtés et mis à mort.

Or le Provincial de Valence avait absolument besoin de communiquer avec son Supérieur. Comment lui faire parvenir ses lettres ? Il ne vit que le Frère Pascal disposé à remplir une mission si périlleuse. Notre saint l'accepta en effet avec empressement et se mit en route, nu-pieds, comme de coutume, et vêtu de sa pauvre robe de bure serrée aux reins par sa corde. Arrivé à Toulouse, les religieux de son Ordre hésitaient à le laisser aller plus avant, tellement ils étaient convaincus qu'il courait à la mort. Et en effet, il vit plus d'une fois la mort de bien près. Chaque fois qu'il traversait un lieu habité par des hérétiques, ceux-ci l'accueillaient comme un affreux papiste, l'insultaient, le maltraitaient et le poursuivaient même parfois à coups de pierres et de bâtons jusqu'au village suivant. Il reçut même à l'épaule gauche une blessure dont il resta estropié jusqu'à la fin de ses jours. Près d'Orléans, une bande de Huguenots lui demanda s'il croyait en la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Il leur répondit

affirmativement et leur donna de sa foi des raisons si convaincantes que les hérétiques, ne sachant plus quoi lui répondre, saisirent des pierres comme dernier argument et l'en accablèrent. Un peu plus loin, passant près d'un château, il s'y présenta, demandant l'aumône d'un morceau de pain, car au cours de son voyage il ne vivait que d'aumônes. Le maître du château était huguenot et grand ennemi des catholiques ; il avait décidé la mort de notre saint, l'accusant d'être un espion espagnol, mais la châtelaine le fit échapper secrètement. Dans le village suivant, une pauvre femme catholique lui donna le morceau de pain dont il avait besoin ; mais là encore il crut sa dernière heure venue. La populace s'acharnait contre lui, quand un de la bande le saisit et le jette dans une bergerie où il passe la nuit enfermé sous clef. Toute la nuit il s'attendait à être mis à mort le lendemain, mais au contraire son geôlier, qui n'était autre, sans doute, qu'un catholique obligé de cacher sa foi en ces pays hérétiques, lui rendit la liberté en lui faisant l'aumône.

Il serait trop long de raconter toutes les avanies qu'eut à subir notre saint, avanies telles que Léon XIII ne craint point d'affirmer qu'au cours de ce voyage il fut un martyr de la Sainte Eucharistie. Cependant S. Pascal put remplir sa mission, et il revint ensuite en Espagne, en bravant les mêmes dangers. Il y vécut plusieurs années encore, toujours aussi dévot envers la Sainte Eucharistie. Son bonheur était de servir la sainte messe chaque matin, et il lui arrivait parfois d'en servir jusqu'à dix. Il aimait à passer de longs instants devant le T. S. Sacrement, à genoux, sans faire un mouvement et comme ravi en extase en présence de Notre-Seigneur.

Même sa mort, survenue le 15 mai de l'an 1592, au couvent de Villa-Réal dans le royaume de Valence, même sa mort ne mit pas fin à sa dévotion envers l'adorable Sacrement de nos autels. On raconte en effet qu'au cours de ses obsèques, durant lesquelles son corps avait été déposé à découvert dans la chapelle du couvent, on le vit à deux reprises ouvrir les yeux, au moment de l'élévation de la sainte Hostie et à l'élévation du calice, comme pour adorer une dernière fois sur la terre ce Jésus-Hostie qu'il avait tant de fois adoré pendant sa vie et que déjà son âme contemplait face à face dans le ciel.

* *

Imitons, m. f., la dévotion de S. Pascal Baylon envers le Dieu de l'Eucharistie, et après avoir été réconfortés par lui avant de mourir, nous irons un jour comme S. Pascal le contempler sans voile au paradis. Ainsi soit-il.

S. Yves de Bretagne,
Patron des hommes de loi

(19 mai)

LE JUGE INTÈGRE ET L'AVOCAT DES PAUVRES

Mes frères,

Lorsqu'on visite les églises de Bretagne, il n'est pas rare de voir dans les bas-reliefs des autels ou sur les vitraux S. Yves représenté entre un pauvre et un riche. Le riche a presque toujours un air d'arrogance, et il porte orgueilleusement un costume élégant et dans ses mains une grosse bourse pleine d'écus. Le pauvre, lui, est à moitié vêtu, de petite taille, tient son chapeau à la main et ose à peine présenter sa supplique, quoique la justice de sa cause se lise aisément sur son visage franc et honnête. S. Yves se tient dans l'attitude d'un homme qui écoute avec attention, mais son visage se tourne vers le pauvre avec un sourire d'un charme indicible.

Tout S. Yves est là ; c'est lui, tel qu'il a vécu et tel qu'il vit encore dans la mémoire des Bretons. Pour eux et pour le monde entier il est et restera l'idéal du juge intègre et du charitable avocat des pauvres, dans le siècle d'abord, dans l'état ecclésiastique ensuite.

I. — *Le juge intègre*

S. Yves naquit le 17 octobre 1253 au château de Kermartin, près de Tréguier, en Bretagne. Son père et sa mère faisaient tous deux partie de la noblesse bretonne, mais ils possédaient surtout la foi vivace de la religieuse Armorique.

Dès qu'il eut 14 ans, ils envoyèrent leur fils à Paris pour y faire ses études. Il s'y adonna successivement à la philosophie, à la théologie, puis au droit canon pour lequel il éprouvait un goût particulier. Il est reçu maître ès-arts à vingt ans et a même l'honneur d'être élu professeur.

A 24 ans, il se fait élève de nouveau et va à Orléans étudier pendant deux ans le droit civil sous le célèbre jurisconsulte Pierre de la Chapelle. Là comme à Paris, il édifie ses condisciples et ses maîtres par sa piété autant que par son application à l'étude. Ayant obtenu sa licence en droit, il revient en Bretagne, y embrasse l'état ecclésiastique et devient l'official, c'est-à-dire le juge ecclésiastique de l'archevêque de Rennes. C'est pendant qu'il exerçait sa charge en cette ville qu'il reçut les ordres sacrés, sauf la prêtrise.

Cependant l'évêque de Tréguier, Alain de Bruc, ayant entendu parler des éminentes qualités de son jeune diocésain, voulut en faire profiter son peuple. Il le réclama donc à l'archevêque de Rennes et lui confia à Tréguier les mêmes fonctions qu'il remplissait à Rennes. L'official à cette époque était un juge ecclésiastique chargé de la juridiction contentieuse de l'évêque; mais comme celui-ci était presque toujours seigneur temporel en même temps que pasteur des âmes, son official devait instruire bien des causes profanes qui relèvent aujourd'hui de la justice civile.

Ces fonctions de juge, S. Yves les remplit avec une conscience que rien ne put jamais corrompre. Il lui suffisait pour cela de se souvenir qu'il est au ciel un Juge devant qui devront un jour comparaître les juges de la terre et qui leur demandera compte des arrêts qu'ils auront portés. Cette pensée était sans cesse présente à l'esprit de notre saint lorsqu'il rendait la justice ; aussi ne prononçait-il jamais de sentence que les yeux baignés de larmes, parce qu'il considérait que lui qui jugeait alors les autres, serait lui-même jugé à son tour. Aussi bien, afin de s'épargner la responsabilité de prononcer une sentence et la douleur de condamner quelqu'un, cherchait-il toujours à accommoder les parties qui se présentaient devant lui, leur représentant combien il était préférable pour elles de céder un peu de leur droit plutôt que de courir les risques d'un procès, plutôt surtout que de compromettre la paix et la charité qui doit toujours régner entre des chrétiens. En tout cas, lorsque ceux qui recouraient à son tribunal s'obstinaient